

La question sexuelle dans le système du pléonectique

Nicolas Floury

Ce que propose le système du pléonectique, pour la toute première fois en philosophie, c'est de faire de l'identité un événement. Ne plus faire de l'identité un concept purement ontologique permet en effet la mise en branle d'une singulière dialectique, dont la mécanique n'est alors autre que *l'imitation comme dépassement évènementiel* : une imitation de l'imitation de l'imitation, à l'infini, et qui chaque fois intensifie l'être comme tel. L'être devient ainsi, dans le système du pléonectique, une production différentielle incessante d'événements. Armé d'une telle capacité imitative, véritable virtuosité techno-mimétique, qui s'origine précisément dans la sexualité, l'animal proto-humain va pouvoir advenir comme animal techno-mimétique. L'essence de l'homme, et c'est ce qui appert dès le surgissement de la sexualité humaine, n'est ainsi autre que la technologie. L'homme est l'animal technologiquement augmenté. Plus encore, pêché originel ici laïcisé, l'homme appert, pour le système du pléonectique, être un nœud qui unit l'apparition de la science sur terre, l'apparition d'une sexualité détachée de la reproduction, et l'apparition du Mal.

La question sexuelle est donc véritablement centrale quand il s'agit de l'émergence de l'animal technologique et c'est ce que nous montrerons pour commencer. Il s'agira ainsi de montrer que lorsqu'il s'agit de faire de *l'égalité le moteur dialectique de la différence comme innovation incessante*, c'est alors la capacité de transgresser la sexualité purement animale qui signe la naissance de la virtuosité techno-mimétique. Le système du pléonectique, d'autre part, montre que la jouissance a la même structure que l'événement. Tout l'enjeu sera alors de saisir en quoi la jouissance, dans cette perspective, devient ni plus ni moins qu'un concept ontologique.

Si la sexualité humaine est à ce point centrale dans le système du pléonectique c'est que vérité et sexualité humaine sont liées et que nul part comme en celle-ci nous ne voyons apparaître aussi clairement les enchevêtrements de tous les domaines propres à la clôture anthropologique. La sexualité est ainsi le lieu par excellence où se révèle à quel point les quatre doublets transcendants propre au système du pléonectique encernent bel et bien l'humanité. Nous montrerons que ces derniers impulsent, en effet, ni plus ni moins que la dialectique qui innerve tout le système du pléonectique. Cela nous permettra de saisir en quoi la sexualité proprement humaine inaugure la possibilité même du Mal. Nous verrons ainsi que sous le prisme du pléonectique la

philosophie se réapproprie enfin pleinement la question du Mal si longtemps laissée entre les seules mains de l'art et de la théologie.

Si le système du pléonectique fait de la question sexuelle un révélateur de la dialectique à l'œuvre dans l'entièreté des phénomènes propre à la clôture anthropologique, il n'en jette pas moins un puissant éclairage sur la jouissance féminine comme telle. Il permet alors, à partir de celle-ci, de redéfinir tant l'inconscient de la psychanalyse que l'hystérie et la névrose de contrainte freudienne. Nous donnerons donc, à la toute fin de notre propos, et pour conclure, quelques pistes sur la clinique qui nous semble pouvoir être déduite du système du pléonectique.

*

Le surgissement du sujet, c'est-à-dire, du point de vue du système du pléonectique, le surgissement de l'animal techno-mimétique, est inchoatif au surgissement de la sexualité proprement humaine. C'est quand l'animal proto-humain a l'idée astucieuse de *pervertir* les lois de la sexualité animale que l'on peut parler d'apparition, dans l'Histoire, du stade techno-mimétique du pléonectique. La science prend son envol quand la sexualité est utilisée à des fins qui n'ont plus comme finalité exclusive la reproduction de l'espèce.

La perversion est donc à l'origine de la science. Le mot perversion n'a pas du tout ici un sens psychologique puisqu'il s'agit bien plutôt d'un *effet mimétologique déformant*, d'un effet que l'appropriation des lois fait subir à ces lois mêmes. Pervertir une loi c'est la détourner, se l'approprier, en la dépassant. Le dépassement des lois de la reproduction fait advenir une sexualité humaine gratuite, sans autre finalité qu'elle-même et une telle chose est rendue possible par la virtuosité mimétique qui est à proprement parler à l'origine même de l'humanité. C'est quand la sexualité devient « tout ce qui n'est pas la reproduction » que l'homme devient homme.

C'est en répétant la jouissance sexuelle pour elle-même, en s'exténuant dans cette sexualité sans finalité reproductive et en perdant ainsi de sa puissance animale, que le proto-humain en vient à s'humaniser. L'histoire de la manipulation d'Enkidu par la courtisane constitue ainsi un *schème* de la naissance de l'humanité comme telle. Enkidu était encore une bête avant qu'il ne soit manipulé afin d'être mené à goûter à la sexualité gratuite, à de pures jouissances obtenues uniquement pour elles-mêmes, et qu'il va alors répéter jusqu'à épuisement. Alors seulement d'animal il devient réellement homme.

C'est seulement lorsqu'on parvient à manipuler la sexualité purement reproductrice que l'on peut parler de l'entrée du règne animal dans l'ère de la proto-science. Il y a

une double origine sexuée de la naissance de l'humanité. D'une part quand les futures femmes comprennent qu'elles peuvent dissimuler ou simuler la période durant laquelle elles sont fécondables. La non monstration de l'*oestrus* ne s'observe en effet que dans l'espèce humaine. D'autre part quand les futurs hommes saisissent qu'avec l'aide de leurs mains ils peuvent tout à fait parvenir à éprouver la jouissance sexuelle pour elle-même et sur commande. La masturbation tient ainsi une grande place dans la question de l'origine même de la volonté.

À l'origine de l'humanité était donc la transappropriation de la jouissance d'un côté et la non monstration de l'*oestrus* de l'autre. Du côté femme il y a donc la simulation, la dissimulation, ce que la psychanalyse nommera bien plus tard la féminité-mascarade ; du côté homme, la manipulation, l'auto-affection, qui ouvrira quant à elle à tout ce qu'il en est de la répétition comme telle. Ce que démontrera ainsi le système du pléonectique c'est que c'est *le mensonge qui précède la vérité*. Originellement et originairement c'est bien le semblant qui aura mené le bal.

La vérité est en effet toujours rigoureusement inextricable du semblant. La femme, originairement, se met dans une fausse disponibilité permanente, simulant l'*oestrus*, et néanmoins, par là même, par ce semblant, elle en vient véritablement à ne plus savoir elle-même quand elle est réellement fécondable. La vérité, et cela appert originairement et originellement à même la sexualité, est la coappartenance même de la vérité et du semblant. La femme originaire joue et en jouant elle finit par être dans le vrai.

La question devient alors comment a pu surgir la virtuosité technologique à même cette transgression de la sexualité animale ? Le système du pléonectique répond que cela fut possible par la grâce de la faculté d'imitation, de la *mimèsis*. Nous avons pu, par imitation, nous approprier une loi naturelle, que nous avons aussitôt pervertie pour en faire une technologie. On aura ainsi détourné les lois de la reproduction pour en extraire une sexualité qui n'a plus comme unique visée la perpétuation de l'espèce. Cette sexualité, devenue humaine, étant « tout ce qui n'est pas la reproduction » est de fait une technologie.

La sphère de la sexualité est en effet le domaine phénoménal par excellence où les inventions technologiques sont les plus nombreuses. Toute la sexualité humaine n'est même qu'une longue série d'inventions techniques. Il s'agit même du domaine où la technologie en vient après-coup à s'incorporer comme telle. Une astuce finira ainsi par avoir des effets en modifiant, des milliers d'années plus tard, le corps même de son inventeur. C'est à même la sexualité que nature et culture, *phusis* et *tekhne*, en viennent presque à devenir indiscernable. La sexualité humaine est même le domaine où la *tekhne* en vient à précéder la *phusis*. Une invention technologique finit par s'incorporer, littéralement. Songeons aux premières femmes à comprendre qu'il devient risqué d'accoucher une fois dépassé un certain âge et qui se débrouillent pour avorter avant terme : des milliers d'années plus tard cette technique finira par donner à même le corps ce que l'on nommera la ménopause. On peut aussi songer à

l'activation du clitoris comme organe naturel du plaisir chez la femelle mammifère qui peut aussi être considérée comme une invention technologique. Activée par manipulation elle en viendra à exister dans la seule espèce humaine puisqu'on ne connaît aucune autre espèce animale où la femelle parviendrait à atteindre un orgasme par la stimulation d'un équivalent du clitoris. Enfin, la dissimulation de la période pendant laquelle les femelles proto-humaines sont fécondables, ainsi que sa simulation, astuces qui permettront par exemple au départ à ces dernières de s'attacher davantage d'intérêt de la part de leurs congénères mâles, en viendront à mettre la femelle anthropologique dans le flou le plus total quant à son état de réelle fécondabilité. À user d'astuces technologiques, on en vient donc à modifier le corps même de l'espèce. La sexualité humaine est le lieu par excellence d'*incorporation physique de la virtuosité techno-mimétique*. Elle se confond même comme telle sans exception avec ce processus d'incorporation technologique. Autrement dit, la sexualité humaine est de part en part *culturel*. Elle est *tekhne* comme perversion-intensification de la *phusis* à même celle-ci.

Les inventions permanentes en quoi auront consisté la sexualité humaine sont donc sans cesse plus nombreuses et vont d'une simple manipulation qui active un organe aux gadgets électriques les plus sophistiqués ; d'une simple sexualité gratuite qui n'a plus rien à faire avec la reproduction aux formes les plus élaborées de rapports de domination et de soumission. Il s'agit chaque fois de parvenir à mathématiser en quelque sorte la jouissance sexuelle à partir de sa transgression origininaire. Il aura ainsi s'agit chaque fois de transgresser une loi naturelle pour à partir d'elle poser une loi civique. *La transgression précède donc ici la législation*. Par exemple comprendre que l'on peut côté homme rendre le désir plein en différant le plus possible la jouissance donnera les pratiques S.M. ou D/S.

À travers le prisme de la sexualité humaine nous comprenons donc mieux en quoi dans le système du pléonectique *l'égalité est le moteur dialectique de la différence comme innovation incessante*. En effet l'égalité comme *mimésis* permet une répétition de ce qui est répété qui produit alors non plus une simple réitération mais bien, par intensification, quelque chose de chaque fois tout à fait nouveau. Dans la sexualité humaine cette intensification des jouissances prend une forme où l'impulsion mimétique qui a consisté à *répéter la répétition* appert bien plus qu'ailleurs et permet de saisir qu'il s'agissait, ni plus ni moins, que de *fictionner l'identité*.

C'est l'un des acquis du système du pléonectique : il démontre que c'est l'aptitude propre à l'humain au *dédoublement* qui caractérise notre événementiellité singulière. L'appropriation techno-mimétique propre au stade humain du pléonectique, la *mimésis* de la *mimésis*, le semblant du semblant, est en effet la même chose que cette faculté proprement humaine au *dédoublement*. La sexualité humaine est ainsi une immense mimétologie généralisée des processus reproductifs mammifères, et c'est comme telle qu'elle produit sans cesse de nouvelles pratiques érotiques qui ont comme visée d'augmenter toujours plus l'intensité de nos jouissances sexuelles.

La question sexuelle est donc bien au cœur du système du pléonectique en tant que son ontologie est une logique de l'être comme événement et que l'événement primordiale quand il s'agit de devenir l'animal technologique n'est autre que l'appropriation de la jouissance sexuelle comme telle, c'est-à-dire la transgression des lois de la simple reproduction animale. À l'origine de l'humanité il y a la manipulation de la sexualité animale, la transgression de cette dernière, l'appropriation comme telle de la jouissance.

*

La jouissance, pour le système du pléonectique, est l'affect fondamental. Cela est dû au fait que l'émotion en quoi elle consiste a trait à l'éternité comme telle. Les émotions sexuelles sont en effet des émotions physiques, immanentes, de l'éternité. Nous sentons en éprouvant la jouissance sexuelle que nous sommes potentiellement en train de permettre la reproduction de l'espèce sur des millions d'années, ce qui ouvre en effet à l'infini. La jouissance met ainsi *physiquement* l'infini à notre portée. C'est même pour cela que la sexualité prend une telle place dans nos vies et que nous nous efforçons tant de répéter cette jouissance sexuelle dans l'espoir toujours vain de l'éterniser. Dans la sexualité, avec la jouissance, nous avons ainsi comme l'éternité ressentie directement à même l'affect. D'où son affinité avec l'événement comme tel. La jouissance est en effet l'affect de parfaite *coïncidence à soi*, de *transappropriation*.

La jouissance est bien sûr sexuée. Côté masculin elle coïncide avec le moment même du don de cellules pour la reproduction de l'espèce. Côté féminin, nous y reviendrons plus en détail, mais disons dès à présent que celle-ci a trait originairement au moment même où la proto-femelle anthropologique est fécondable. C'est quand la femelle est fécondable, durant la période dite d'*oestrus* – fureur en grec – que l'on peut parler de proto-jouissance féminine comme transe reproductrice. La jouissance proto-féminine est directement liée à la période, où, étant alors fécondable, il s'agit pour la femelle de sa possible reproduction.

Des deux côtés de la sexuation il s'agit donc à chaque fois, à même l'affect, d'une sorte d'*approche asymptotique de l'infini*, d'une approche où il y va de l'immortalité de l'espèce.

Ce qui est important est alors de bien saisir qu'il s'agit chaque fois d'une *coïncidence aussi extatique que brève avec l'infini*, ce qui est la définition philosophique même de l'événement.

La jouissance a donc la même structure que l'événement et elle touche par là même directement à l'être en tant qu'elle est l'affect maximal de coïncidence à soi. L'affect, dans le système du pléonectique, n'est autre que *l'indice mathématique de l'appropriation*.

Autrement dit, la jouissance est l'indice mathématique maximal de la *transappropriation*. Dans la coïncidence à soi de quoi s'agit-il en effet ? Il s'agit de se retrouver, en tant que corps, un très bref instant, totalement hors représentations. Il s'agit de s'éprouver soi-même comme un corps dont la sensation n'est alors plus médiée par le réseau sans fin des représentations que nous assigne sinon sans cesse le fait d'être parlant. Par la jouissance, un court instant, on parvient à coïncider enfin avec soi-même. C'est pour cela que d'aucuns auront parlé de la jouissance sexuelle comme de « la petite mort », car dans la mort, instant cette fois-ci de *réelle* coïncidence à soi, plus non plus de représentations qui tiennent.

Si la jouissance a un statut ontologique dans le système du pléonectique c'est précisément parce que cet affect y est l'affect événementiel comme tel, et que, réciproquement, tout événement a une structure « jouissive » de coïncidence à soi. Nous pouvons par exemple tout à fait considérer le Big Bang, survenu il y a quelques 13 milliard d'années, comme une sorte de gigantesque « orgasme » matériel. Il serait ainsi l'envoi empirique même de l'être. Si l'être est une production différentielle incessante d'événements, une production de différences plus ou moins intensives, alors la jouissance est le trait appropriateur de l'événement. Plus grande est l'appropriation de l'être, plus grande y est la coïncidence à soi, plus considérable est la jouissance. Il y a donc du sens à parler d'une *jouissance primordiale de l'être*. Il s'agit donc bien, ici, et pour la première fois en philosophie, d'assister à l'élévation de la jouissance à la dignité d'un concept ontologique.

L'être, en effet, dans le système du pléonectique, ne cesse de s'étoffer, de s'intensifier, événement après événement. Il s'agit, chaque fois, par appropriation, d'accroître l'être comme tel. Autrement dit, l'être est ici une *impulsion*. Il y a une *dynamique* de l'être et il n'y a de donation de l'être que sur fond d'appropriation. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que dans le système du pléonectique *l'être se donne toujours depuis l'avoir*. L'être est une série infinie d'appropriations/expropriations toujours en devenir. C'est ce qui nous permet de dire que dans le système du pléonectique en quelque sorte *l'avoir précède l'être*.

L'ontologie du système du pléonectique est *une logique de l'être comme événement*. Et ce qui signale qu'il y a de l'événement, du nouveau dans l'être, n'est autre que la jouissance. Dans le système du pléonectique il y a donc une jouissance méta-physique directement liée au fait de s'approprier de l'être. La jouissance a ainsi un double statut tout à fait particulier. C'est à la fois l'affect de notre éternisation physique au sein de l'espèce, et l'affect méta-physique de l'éternisation des lois de l'étant une fois édictées.

Autrement dit la métaphysique *jouit* d'éterniser les lois de l'être qu'elle s'est appropriée.

Si pour la psychanalyse l'angoisse est l'affect fondamental en tant qu'il est celui qui ne trompe pas, en tant qu'il est le signal du réel comme tel, pour le système du

pléonectique c'est la jouissance qui est primordiale en tant que signal de l'intensification de l'être comme événement.

Le système du pléonectique est à proprement parler une phénoménologie au sens de Hegel. Elle est, ni plus ni moins, pourrions-nous dire, qu'*une physique de l'Histoire*. Il y a donc, et cela est tout à fait fondamental, une dialectique inhérente au système du pléonectique. Celle-ci s'impulse sous la forme de modules dialectiques, au nombre de quatre, qui s'emboîtent les uns les autres, qui se possibilisent mutuellement, et qui permettent de décrire tout ce qu'il en est de la destinée humaine.

L'enjeu est alors de saisir en quoi la logique vertigineuse à l'œuvre dans le système du pléonectique fait de ce dernier un tout nouvel *empirisme transcendantal*, dont l'un des principaux leitmotivs n'est autre que de faire s'équivaloir transgression et transcendantalisation.

Quoi de plus efficient alors que la question sexuelle afin de saisir la syntaxe conceptuelle qui innerve tout le système, afin de voir à l'œuvre la mécanique dialectique même du système du pléonectique ? En effet la sexualité humaine s'enlève comme on l'a vu à partir d'une imitation de la nature. Cette *mimèsis* de la nature donnera par transgression le dépassement des lois de la reproduction et donc leur édicition sous la forme scientifique de mathématisation des affects de la jouissance sexuelle, mathématisation qui ouvrira à des formes de vies inouïes comme les pratiques d'intensifications du désir et de la jouissance que sont les pratiques S.M. ou D/S. Enfin il y aura possiblement de nouveau imitation de ces pratiques devenues lois civiles, devenues de nouvelles « normes », afin de donner une représentation artistique de ces dernières.

L'œuvre d'art finale n'est alors rien d'autre qu'une imitation de cette imitation qu'est la politique, qui est elle-même imitation de la science, qui est elle-même imitation de la « nature ». *Mimèsis* de *mimèsis* de *mimèsis* de *mimèsis*. Et c'est dans cette structure potentiellement infinie de répétitions, faisant chaque fois survenir du nouveau, dans cette structure de dédoublements mimétiques, que réside précisément la *mécanique dialectique* de tout le système. Cette dialectique purement philosophique, une fois mise en branle, mettant en lien tous les domaines de la vie humaine, que ce soit la sexualité, la science, la politique ou art, a alors une puissance explicative qui surpasse tous les autres champs du savoir. Le système du pléonectique comme phénoménologie aura ainsi impulsé dans la pensée une toute nouvelle dialectique à même de nous aider à poser de tous nouveaux problèmes afin de penser à tous nouveaux frais l'époque qui s'ouvre à nous.

Et c'est là aussi à travers la sexualité humaine en son ensemble que l'on voit apparaître le plus clairement ce qui est le leitmotiv dialectique du système du

pléonectique : l'événement techno-mimétique, l'imitation des phénomènes par la technologie et l'amplification technologique des phénomènes par leur parodie, c'est de dépasser cela qu'on imite tout en en conservant quelque chose.

Cette dialectique a comme grammaire les quatre traits transcendants que dessine le système du pléonectique. Ces doublets catégoriels, véritable table des catégories du pléonectique, délimitent en effet phénoménologiquement ni plus ni moins que tout le possible de l'expérience anthropologique.

Nous avons en premier lieu le doublet *appropriation/expropriation*, qui a comme condition de possibilité le second doublet *mimèsis-tekhne*. Puis vient le trait phénoménologique que constitue le doublet transcendantal *transgression-législation*. Et enfin le quatrième et dernier doublet, la *katharsis-aufhebung*.

Appliquons ces quatre doublets à la question sexuelle comme telle. Par *mimèsis-tekhne* on parvient à s'*approprier* les lois de la reproduction en les *transgressant*, ce qui donnera lieu à de nouvelles formes de vie civique, *législation*, tout en conservant, *katharsis-aufhebung*, ce qui était initialement supprimé dans l'accès à une sexualité devenue gratuite, soit la capacité de l'espèce à continuer de se reproduire. Reste alors l'*expropriation*, strictement proportionnée à ce qu'aura été l'*appropriation*, et qui consiste en tout le Mal que fera naître la pulsion une fois pris son envol du détachement du seul instinct.

La sexualité humaine consiste en effet en un dépassement des instincts animaux de reproduction. Ce qui est dépassé est néanmoins conservé sur le mode d'une *amplification parodique*. Plus encore, ce dépassement ne fait pas que « supprimer » ce qu'il dépasse, mais, en un sens très précis, il *créé* cela même qu'il dépasse. Nous n'aurions en effet jamais rien su des lois de la procréation à quoi se soumettent les autres animaux si nous n'avions « dépassé » ces lois tant dans nos mœurs anthropologiques les plus conformistes que dans nos pratiques les plus débauchées.

Nous comprenons alors une fois de plus en quoi la transgression survient toujours avant la législation. L'appropriation des lois de la nature et de l'être sont en effet une transgression de celles-ci, transgression qui se confond avec la transcendantalisation scientifique comme telle. Et c'est la transgression de celles-ci, ce dépassement-conservation-excrétion, qui permet l'instauration d'un régime de « lois » nouvelles et qui sont les règles de la vie civique, ce que le système du pléonectique appellera le Politique.

C'est d'avoir su manipuler les lois de la reproduction naturelle, d'avoir su dissimuler et simuler l'*oestrus* par exemple, que seront advenues les lois du mariage, de la monogamie, de la famille, etc. Afin de s'assurer par exemple de la part des hommes une meilleure coopération du fait qu'elles soient parodiquement toujours sexuellement disponibles, ou bien du fait de la dissimulation du moment où elles sont

réellement fécondables, les femmes auront donné naissance après-coup à des règles non naturelles qui seront devenues par la suite tout à fait nécessaires à la vie en société. Si la liberté est la capacité à se donner à soi-même des lois non naturelles nous pouvons même dire que le système du pléonectique démontre qu'à l'origine de la liberté il y a la sexualité. Côté masculin, le fait de parvenir à la transappropriation de la jouissance donnera d'autres lois non naturelles non moins importantes dans certains styles de vie permettant par exemple l'intensification du désir masculin par les rituels presque mathématiquement réglés du S.M.

Manipuler les lois c'est transgresser celles-ci et transgresser ce n'est autre que transcender – transgresser et transcender ont la même étymologie. Transcendantaliser ce n'est, ni plus ni moins, qu'universaliser une loi à partir de la transgression d'une autre. Et c'est ce processus vertigineux de transgression-transcendantalisation qui impulse toute la phénoménologie que nous nommons l'Histoire.

L'humain n'est ainsi jamais dans la simple immanence, il est en effet l'être transcendantal, c'est-à-dire celui qui est le transgresseur du donné. Il est donc l'être-à-des-médiatisations. Tout ce qu'il vit est toujours médié, médiatisé, par la représentation et c'est pour cela que jamais nous ne coïncidons avec nous-mêmes, étant toujours déjà divisé en tant que sujet par la technologie d'être l'animal *techno-mimétique*. L'homme est en effet l'animal physiquement vidé, exténué, mutilé par la supplémentation techno-mimétique.

Tous les doublets transcendants du système du pléonectique sont prélevés chaque fois à même l'empirie sous forme d'événements survenus à un moment chaque fois donné de l'histoire de l'Univers. C'est le côté *empirisme* du système du pléonectique. La *transcendantalisation* procède chaque fois à même l'empirie, elle est comme telle un moyen d'intensifier l'être comme événement. Et c'est parce qu'il s'agit alors d'un processus infini d'universalisation des lois à partir de la transgression d'autres lois que l'on peut parler de la philosophie du pléonectique comme d'un *empirisme transcendantal*. Empirisme transcendantal veut dire que c'est au moyen de la virtuosité techno-mimétique, par transgression-transcendantalisation permanente du donné-empirique, que l'homme aura été celui qui aura su accéder au dépassement de la *phusis*, dépassement qui a comme nom la technoscience en son ensemble.

*

Le système du pléonectique, si elle est une philosophie de l'empirisme transcendantal, n'en est pas moins à proprement parler une philosophie du Mal.

Le Mal est *la capacité anthropologique exclusive et gratuite à porter les souffrances naturelles à exponentiation*. On pressent déjà en quoi, en pervertissant les lois de la reproduction, afin, en les transgressant, de les transcendantaliser, pour en extraire des jouissances

surnuméraires qui n'existaient pas avant, nous avons par là-même ouvert la possibilité du Mal. Pervertir la sexualité animale reproductive c'est en effet faire de l'instinct une pulsion. S'il n'y avait jamais de gratuité lorsqu'il s'agissait d'instinct, puisqu'il s'agissait alors seulement d'obéir aveuglement à des lois dont nous avons encore édicté aucun savoir, il en va d'emblée tout autrement avec la pulsion. Sade n'a pas attendu la psychanalyse pour nous faire la monstration des tourments que l'homme parvient à infliger à partir de sa sexualité perversie. Le sadisme est d'emblée de plain-pied du ressort du sexuel. L'appropriation se paye toujours, de manière proportionnée, d'expropriation.

La pulsion est l'évidement mimétique de l'instinct. Elle en est la transcendantalisation, la transgression, et par-là même elle ouvre à une intensification de la sexualité humaine tout autant qu'à l'advenue de maux jusqu'alors inouïs – comme le sadisme sous toute ses formes, l'esclavage sexuel, le viol en série, les bûchers de sorcière et de sodomites, la pédophilie tortionnaire, la zoophilie, mais aussi la dépression par exténuation, la jalousie, le suicide, etc.

La sexualité humaine à ceci en propre qu'elle permet d'éterniser la loi même d'éternisation de soi qu'est la reproduction afin d'en isoler l'affect et de le viser pour lui-même. Si cela ouvre à des jouissances toujours plus nombreuses et toujours plus intenses cela se paye néanmoins en ouvrant la possibilité du Mal comme tel. C'est la naissance de la sexualité humaine comme perversion initiale en quoi consiste notre archi-faculté à manipuler notre libido qui ouvre en effet à l'ensemble de nos virtuosités manipulatrices, pour le meilleur comme pour le pire. La religion avait pressenti à juste titre qu'à l'origine de tous nos maux il n'y avait pas autre chose que la naissance de la sexualité humaine.

Si nous sommes en propre l'être transgresseur et que cela nous a permis d'être celui qui aura édicter la science sous la forme vide des lois logico-mathématiques, nous n'en sommes pas moins du fait même de cette faculté folle celui qui seul sera capable de faire le Mal.

Si le système du pléonectique est la mise en fonction d'une puissante dialectique qui permet de saisir le mécanisme de tous les phénomènes humains sans exception, elle n'en permet pas moins de confirmer philosophiquement ce que la religion avait pressentie avec son péché originel. Si, longtemps, pour la philosophie, la question sexuelle fut ce qu'il y avait de mal et la science ce qu'il y avait de bien, avec le système du pléonectique les choses sont enfin remises à l'endroit. La science ce n'est pas le bien, c'est à la fois beaucoup de bonnes choses et une somme infinie d'atrocités sans nom.

Nous voudrions désormais présenter une découverte clinique majeure du système du pléonectique, découverte faite à même la sexualité, et qui nous ouvrira peut-être un jour les portes d'une toute nouvelle clinique lorsqu'il s'agira de penser à nouveaux frais la question des diverses psychopathologies. Cette découverte concerne la jouissance côté femme de la sexuation.

Le système du pléonectique donne en effet une des clefs possibles du mystère qu'est la jouissance féminine. Cette découverte peut surprendre de prime abord mais nul doute qu'un jour viendra où celle-ci sera admise comme allant tout à fait de soi. Sans entrer dans les détails de la démonstration nous allons tout de même restituer dans les grandes lignes ce qu'il en est de cette trouvaille géniale.

Si la jouissance est l'affect même de la transappropriation, l'affect qui est celui où il s'agit de ressentir l'infini à même le corps, cette dernière survient originellement au moment où il s'agit de pouvoir perpétuer l'espèce comme telle. Côté homme les choses sont très claires puisque la jouissance coïncide presque toujours avec l'instant même où sont libérées les cellules qui permettront la continuation de l'espèce. Côté femme les choses sont plus troubles mais après tout pourquoi n'en serait-il pas de même ? Pourquoi est-ce que la jouissance féminine ne serait pas originellement elle aussi en lien avec le moment où il s'agit pour une femme d'être fécondable afin de perpétuer l'espèce ? Pourquoi ne pas faire de la jouissance féminine quelque chose qui a trait à l'*oestrus* comme tel. Et si tout ce qui est du ressort de la si énigmatique jouissance féminine n'était qu'une immense parodie, qu'un immense simulacre, de cette période où la femelle proto-humaine fut originellement réellement fécondable ? La jouissance ne serait donc pas du tout à rechercher à même le coït. La transe érotique que l'on observe parfois chez les femmes ne serait-elle pas tout simplement un simulacre de l'*oestrus* ? Et si finalement la fameuse jouissance féminine avait originellement tout à voir avec le désir ? Il suffisait d'y penser.

Le système du pléonectique appellera ce moment originaire où il s'agit de la proto-jouissance féminine *désir=jouissance*. La jouissance féminine ne serait ainsi originellement qu'une imitation et donc comme telle une déformation chaque fois singulière de cet état originaire où la femelle fut de manière tout à fait visible fécondable. La caricature qui donne alors la vérité de cette parodie est à trouver dans ce qui affleure à ciel ouvert dans la pornographie lambda hétéro. Il suffit de visionner un tel film au hasard pour voir qu'en effet l'actrice y *simule* sans cesse cet état nommé par le système du pléonectique *désir=jouissance* qui ne fut autre originellement que l'état où la femelle était en capacité d'être fécondée et qui consiste à travers le jeu vulgaire de l'actrice de films pour adultes à simuler la « femme en chaleur ». Cet état de *désir=jouissance* fut à une époque tellement simulé pour les besoins de la cause proto-féminine que les femmes anthropologiques finiront par ne plus même savoir

– si ce n'est d'un savoir inconscient – de quoi leur jouissance en retournait originairement.

Il faut pour comprendre ce *désir=jouissance* prendre garde à ne pas entendre dans le mot « jouissance » quelque chose comme un plaisir. La jouissance ici n'a rien à faire avec l'orgasme. Elle peut prendre des formes diverses et variées, étant d'emblée diffractées par rapport à la forme qu'elle avait originairement. Elle peut tout à fait prendre une forme souffreteuse et se montrer à travers bien des affres. Si l'une de ses manifestations purement parodiques appert dans le jeu qui consiste à simuler la « femme en chaleur » dans le cinéma porno hétéro lambda, une autre de ses manifestations peut tout à fait être trouvée dans les photos des sublimes hystériques du temps de Charcot.

La jouissance féminine, qui fit tant énigme, n'était donc pas du tout à rechercher du côté de l'orgasme féminin, orgasme, comme on l'a vu, lié quant à lui à l'activation technologique, c'est-à-dire culturelle, du clitoris, mais du côté de l'état trouble, désormais inconscient comme tel, où il s'agissait originairement pour la femelle pro-humaine d'être réellement fécondable. *Désir=jouissance* c'est donc la jouissance féminine en tant que le désir lui-même fut originairement comme telle la jouissance manifestant la possible éternisation de l'espèce. *Désir=jouissance* est un état qui recouvre désormais une phénoménologie tellement singulière pour chaque femme que la psychanalyse elle-même n'y retrouva pas ses petits.

On comprend pourquoi Lacan pouvait dire que la jouissance féminine, les femmes l'éprouvaient, mais ne pouvaient rien en dire, évoquant à son propos la mystique, les parages ineffables de l'infini, la logique du pas-tout. C'est que cette jouissance était devenue inconsciente du fait même de son appropriation originaire. En apprenant à dissimuler et à simuler l'*oestrus*, principalement pour les besoins de sa cause, la femme originelle s'était ainsi rendue aveugle à sa propre jouissance.

Pour Lacan en effet la question de la sexualité féminine fit énigme. C'est seulement à la fin de son enseignement qu'il va proposer quelque chose au sujet de ce continent noir qu'évoquait déjà Freud. C'est dans son écrit « L'étoudit » de juillet 1972 et dans ses Séminaires *ou pire...* et *Encore* que Lacan va proposer ses formules de la sexuaction dont nous donnons ici le tableau récapitulatif¹.

¹ Le tableau de la sexuaction est donné tel par Lacan dans son Séminaire, livre XX, *Encore* (1972-1973), Paris, Le Seuil, 1975, p.73.

ces dernières connaissent la fonction phallique elles ne s'y réduisent en aucun cas. Cela veut dire en dernière instance que la femme peut tout à fait si elle le veut se ranger du côté de la fonction phallique et en obtenir la jouissance, mais surtout que cette dernière a accès si elle le veut à une jouissance supplémentaire, mais alors une jouissance qui la dépasse, qui la divise, qui la fait Autre à elle-même, une jouissance retranchée comme telle de la jouissance phallique et que Lacan note $S(\mathcal{A})$. Autrement dit la jouissance pour une femme est comme telle duelle, elle a accès de ce fait à une jouissance *supplémentaire*. Tous les êtres parlants ont accès à la jouissance phallique mais seule une partie, dite féminine, a accès à une jouissance supplémentaire qui est à la fois ineffable, non localisée, illimitée. Ce qui donne alors une idée de cette Autre jouissance pour Lacan c'est la jouissance des mystiques où il s'agit d'une dissolution de son ego dans le pur amour de Dieu. Car dans la jouissance Autre il s'agit du vide comme éclipse du sujet et comme énergie mais toujours ressentie à même le corps, certes avec une sensation alors diffuse, délocalisée au sens où elle ne mobilise pas les orifices des zones érogènes du corps. Si on devait parler de ce ressenti on dirait des choses comme « une sensation incommunicable », « une satisfaction hors lien, hors temps », « un événement jamais connu auparavant qui a eu lieu dans mon corps », où l'on saisit que cette jouissance a à voir avec l'infini au sens de l'illimité².

Tout cela reste confus car de cette jouissance Autre qui divise la femme celle-ci ne peut jamais rien dire si ce n'est qu'elle l'éprouve. Et il aura donc fallu attendre la perspicacité d'un singulier philosophe pour la lui restituer en faisant de la libido féminine originaire un moment où le désir se confond avec la jouissance. La jouissance féminine consiste ainsi ultimement en une parodie de la transe qui est celle de la femelle mammifère pendant l'*oestrus*. Cette transe qui est un désir qui est déjà une jouissance à part entière.

La jouissance féminine conserve ainsi l'identité animale originaire du désir et de la jouissance mais là même où elle la supprime. La libido féminine est la suppression de l'état premier du rut reproductif animal, où désir et jouissance sont une seule et même chose, mais conservée sous une forme modifiée. Toute la complexité réside alors dans l'extrême variabilité de cette conservation qui appert chaque fois et pour chaque femme des plus singulières.

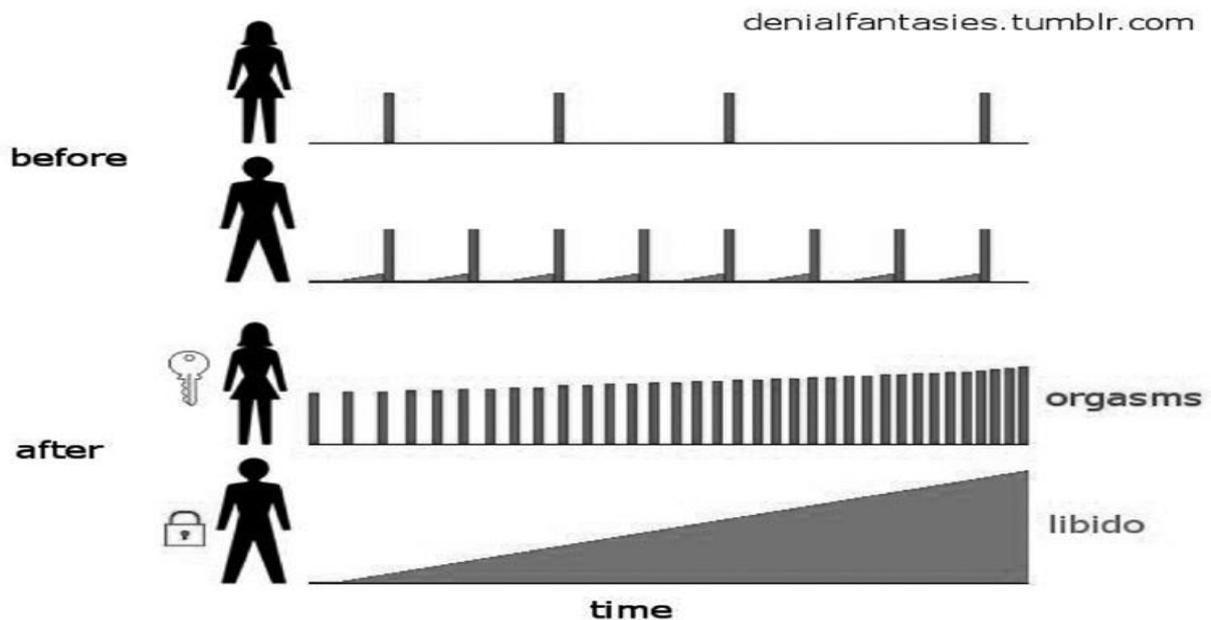
Et le débat avec Lacan porterait ainsi à partir du système du pléonectique sur la jouissance féminine comme Autre pour le psychanalyste et tout à fait parodique pour Mehdi Belhaj Kacem. Car il va de soi que du point de vue du pléonectique un homme

² Finalement les femmes qui pourront évoquer cette jouissance diront aussi qu'à ce moment elles étaient cachées, hors famille, en douce, dans le secret, avec un inconnu, bref, qu'elles éprouvaient cette jouissance Autre dans des situations de transgression. Ce que Mehdi Belhaj Kacem évoque lui aussi lorsqu'il s'agit de la jouissance non phallique et non pénienne ressentie par les homosexuels côté homme. Ce qu'il faut retenir c'est que dans ces deux façons de décrire la jouissance Autre il s'agit bien d'un ressenti certes diffus mais qui touche chaque fois tout à fait au seul corps.

peut lui aussi tout à fait venir s'inscrire sous les auspices de la jouissance féminine, néanmoins ce sera alors parce que celle-ci est parodique – même si cette parodie reste inconsciente comme telle. Là où Lacan et Mehdi Belhaj Kacem se rejoindraient ce serait sûrement sur le réel qu'est le ressenti de cette jouissance féminine. Pour Lacan cette dernière s'éprouve à même le corps tout autant que pour Mehdi Belhaj Kacem. On pourrait alors se demander s'il y a bien pour tous les deux une dissymétrie entre le masculin et le féminin, qui ne seraient comme tels jamais complémentaires, qui ne feraient jamais rapport, car dans le système du pléonectique, comme on va le voir, les jeux S.M. ou D/S semblent tout de même proposer une conciliation. Néanmoins il s'agira alors non plus réellement d'hommes et de femmes mais de maîtresses et de soumis ou de dominants et de dominés. Notons néanmoins dès à présent que cette sexualité S.M. ou D/S est d'emblée sous le coup des semblants, puisque comme nous allons très vite le voir il s'agit alors de faire de la sexualité ni plus ni moins qu'un jeu, un jeu où les semblants permettront d'obtenir des effets tout à fait réels et qui prendront la forme de jouissances différentes tant en intensité qu'en fréquence d'un côté comme de l'autre de la sexuation. Ce qui est illustré par le schéma suivant³ qui pourrait être une sorte d'analogon des formules de la sexuation de Lacan propre à une pratique de la sexualité D/S. Ces formules, levant l'énigme portée sur le féminin, rendent quelque part celles de Lacan presque cristallines : la jouissance supplémentaire dite féminine a alors à voir avec la superposition originaire de son désir et de sa jouissance. On peut même considérer que les formules du D/S subsument alors tout simplement celles de Lacan.

Tirésias se trouve alors totalement confirmé, que ce soit pour la psychanalyse ou pour le système du pléonectique. La jouissance supplémentaire dite féminine pouvant s'ajouter à la jouissance phallique du côté femme pour la psychanalyse et le désir se confondant originairement avec la jouissance pour le pléonectique, ce sont bien les femmes qui ont potentiellement la sexualité la plus intense.

³ Ce schéma se trouve page 632 du *Système du pléonectique*.



*

Nous sommes quoi qu'il en soit tout à fait redevable au système du pléonectique d'avoir résolu l'énigme qu'était jusqu'alors la jouissance féminine. *Désir=jouissance* est ainsi son nom originaire. Nous voudrions désormais, et pour terminer, parler de la clinique qui pourrait s'enlever du système du pléonectique comme tel. Ce dernier donne en effet une définition de l'inconscient de la psychanalyse tout à fait singulière.

L'inconscient psychanalytique, revisité par le système du pléonectique, tient au fait que le plaisir sexuel animal ne soit autre que le « savoir » génétique de perpétuer l'espèce sur des millions d'années. C'est précisément ce « savoir », comme on l'a vu avec la jouissance féminine, qui devient l'inconscient de la psychanalyse. Les émotions sexuelles sont en effet originairement les émotions physiques, immanentes, de l'éternité, ce qui est « refoulé » comme tel. L'inconscient au sens de la psychanalyse s'origine ainsi dans la secondarisation que fait l'animal technologique originairement des lois de la survie évolutionniste, en s'appropriant celles-ci toujours en vue d'une exponentiation pléonectique qui se payera au prix de l'expropriation que l'on a vu être le déploiement du Mal comme tel.

La névrose et la folie frappent l'homme précisément parce qu'il est l'animal dénaturé, l'animal exténué à force de jouissances toujours plus intenses, toujours plus nombreuses et rendues possibles par sa virtuosité techno-mimétique. Les nombreux maux qui frappent l'homme, de la mélancolie à la dépression, de la schizophrénie à la paranoïa, de l'hystérie à la névrose obsessionnelle, s'originent précisément des avantages sans nombre qu'il s'est octroyés du fait même de l'appropriation techno-mimétique. Parce qu'il est celui qui domine la vie animale par l'appropriation transcendantale des lois de la nature, l'homme est l'animal physiquement mutilé. Ce qui

aura été par lui approprié se soldera en effet d'une expropriation strictement proportionnée : redoutable dialectique du manque et de l'excès à laquelle nous devons nos nombreuses psychopathologies. Du fait d'être l'animal technologiquement divisé, qui jamais ne coïncide instinctivement avec lui-même et son environnement, toujours médié par d'immenses réseaux de représentations, toujours absent comme tel à lui-même, l'homme est le seul à être affecté de psychopathologies en tous genres.

Ce sont par exemple précisément ceux qui prétendent à une immédiate coïncidence avec leur propre subjectivité, leur propre désir, qui se retrouvent névrosés. Le névrosé est celui à qui manque la distance critique par rapport à sa propre représentation en tant que sujet. Le manque absolu de distance par rapport à soi-même rend précisément la sexualité malade, morbide, pathologique. La source même de la névrose n'est autre que la croyance au fait de coïncider à soi-même. La névrose, pour le système du pléonectique, est ainsi en dernier ressort une pathologie de l'adaptation sociale.

Puisque la sexualité humaine est dès le départ une perversion des lois naturelles de la reproduction, cette dernière devient toute entière une somme de règles non naturelles arbitrairement posées. Les névroses viennent ainsi de l'imposition de normes quant à la sexualité qui ne viennent pas du sujet.

Comment alors sortir de la névrose ? Si la liberté consiste à se donner à soi-même des règles non naturelles alors nous pouvons tout à fait imaginer qu'un moyen de se sortir d'une névrose soit d'agir de telle manière que l'on puisse se donner nos propres normes quant à notre sexualité. Autrement dit, de faire de la sexualité un jeu où nous aurions édicté nos propres règles. C'est ce que propose le système du pléonectique afin de sortir de la névrose. Par exemple les nouvelles pratiques S.M. ou D/S qui se démocratisent à grand train dans les pays occidentaux consistent toutes à se donner librement des contraintes afin de réguler au mieux notre sexualité. Ces pratiques sont en quelque sorte une tentative de mathématisation des affects et nous pouvons tout à fait envisager une clinique à visée thérapeutique qui traiterait aux mieux les névroses par cette mathématisation même. Il s'agit ainsi de devenir entièrement *libre* en choisissant pleinement sa *soumission*.

L'hystérie consiste par exemple, du point de vue du système du pléonectique, à déplacer totalement l'énergie originaire, purement instinctuelle, devenue à jamais inaccessible comme telle à l'animalité techno-mimétique, dans le semblant et l'inadéquation souffreteuse à ce semblant. De ce fait même la *mimésis* de l'*oestrus* devient une souffrance permanente, une intensité affectuelle négative. L'énergie libidinale déplacée de l'*oestrus* se redistribue dans des circuits tordus. Il y a conversion de l'énergie libidinale à jamais différée de l'*oestrus* originaire en intensité *négative*.

La pulsion, en effet, pour le système du pléonectique, est l'instinct distribué par découpe pour ainsi dire algorithmique. La pulsion est ainsi l'affect érotique « mathématisé ». Il s'agit ainsi, dans les pratiques D/S ou S.M., d'obtenir des jouissances millimétrées, et surtout de parvenir à en faire un dépassement comme tel cathartique des impasses névrotiques. Ainsi, s'astreindre à des jeux de D/S permet par exemple à certaines femmes de redistribuer leur énergie libidinale à travers un tout nouveau jeu de semblant, faisant en sorte que leur jouissance ne soit plus diffractée de manière souffreteuse, et que celle-ci parvienne à être positivement intensifiée comme telle. Un grand nombre de femmes parviennent ainsi aujourd'hui à quitter leur structure hystérique en inventant leur propre sexualité, en se contraignant elles-mêmes à travers les jeux du D/S ou du S.M.

La force affectuelle des pulsions, sous l'angle du pléonectique, dérive du vide même de la représentation, vide différé par lequel nous modulons, et même « mathématisons », nos affects. Si nos pulsions s'avèrent parfois « violentes », c'est uniquement parce que le différé technologique est le nom même de la violence. C'est dans la maîtrise extrême de nos « poussées » pulsionnelles que réside en effet le Mal extrême. La maîtrise est comme telle une pathologie et elle se confond purement et simplement avec le pléonectique humain. C'est ce que démontre tout le système du pléonectique en faisant de l'inconscient psychanalytique le prix d'expropriation qui suit nécessairement de la main basse faite sur les lois évolutionnistes et notamment prédatrices de l'animalité. La force du système du pléonectique est donc de nous ouvrir la voie à une clinique des affects mathématisés qui pourrait prendre soin à tous nouveaux frais des névroses contemporaines.

*

Nous aurions atteint le but que nous nous étions fixé si, arrivé désormais à la fin de ce que nous avons à dire sur le système du pléonectique à partir de la question sexuelle, il apparaissait clairement à quel point la dialectique inouïe de ce système, fourmillant d'inventions conceptuelles, était puissante et permettait de penser tous les domaines de la clôture anthropologique sans exception.

Ce qu'aura apporté le système du pléonectique, sa contribution propre à la philosophie, sera d'avoir montré que l'être était, partout et toujours, une production différentielle incessante. L'être s'accomplit en effet en événement et l'événement n'est autre que l'être en intension.

Penser l'être comme événement, l'événement comme répétition, la répétition comme *mimèsis*, et la *mimèsis* comme ce qui fait advenir du nouveau dans l'être par l'appropriation des lois préexistantes, est ce qui fait la force de la philosophie du pléonectique. L'événement techno-mimétique, le surgissement de cette virtuosité

purement anthropologique permettant l'identification des lois de l'étant, ce génial artifice subsompteur, est en effet l'essence même de l'homme.

Considérant pour la première fois en philosophie l'identité non plus comme « invariant » ontologique mais comme événement, comme opération, comme création utilitaire du techno-mimétique, le système du pléonectique démontre que cette exorbitante faculté de l'être humain est phénoménalement en continuité avec toute la logique temporelle et spatiale de l'être alors pensé comme événement.

L'identité est un événement car elle est un dépassement en tant qu'imitation. Elle pervertit ce qui est imité, elle supprime tout en conservant, elle crée ainsi du nouveau en opérant chaque fois un déplacement. C'est tout le complexe *mimésis-technè-katharsis-aufhebung* qui est alors à l'œuvre.

L'humain n'est autre que l'animal capable de cet événement qu'est l'identité. Il est celui qui a en propre la virtuosité techno-mimétique. Le système du pléonectique démontre que c'est l'aptitude au *dédoublément* de ce que les autres étants ne font que subir qui caractérise notre événementiellité singulière. La répétition de la répétition, la *mimésis* de la *mimésis*, le semblant du semblant, soit l'appropriation entendue comme appropriation techno-mimétique, n'est en effet autre que la faculté proprement humaine au dédoublément. Répéter la répétition, ce n'est pas l'itérer une énième fois, c'est, précisément, faire ce que personne d'autre que l'homme ne fait, c'est *s'approprier* la répétition. Ce dédoublément appropriatoire produit ainsi chaque fois une nouveauté *inouïe*.

Le système du pléonectique démontre par là même en quoi l'homme de Cro-Magnon est celui qui aura introduit sur terre, au moment même de la naissance de la sexualité humaine, la capacité proprement miraculeuse à l'incessante innovation. C'est avec l'appropriation des lois de la reproduction que surgit à proprement parler l'humanité. Les innovations en tout genre, véritables intensifications de l'être comme événement, ne ressortissent néanmoins pas du seul bien. Le Mal, qui est une création tout à fait propre à l'homme, est aussi le fruit de l'identité comme telle en tant que production de différence. Le Mal, la sexualité humaine et la technicité techno-mimétique sont ainsi tout à fait inchoatifs.

Le système du pléonectique aura ainsi dialectiquement démontré comment pouvait surgir du nouveau à partir de l'ancien. C'est bien l'identité qui est source de différence et qui permet une amplification infinie de l'être pensé comme événement. L'événement comme tel n'est ainsi jamais en dehors de l'être, il est concentration d'être, il est l'exposant même de l'être.

Une fois la logique propre au pléonectique assimilée nous ne pouvons plus voir le visible tel qu'il est de la même manière. Le monde nous apparaît alors sous un tout autre jour, et nous nous apercevons alors que nous ne pouvons plus du tout y vivre

comme avant. Une fois lu le système du pléonectique, c'est d'une reconfiguration complète de notre être-au-monde dont il aura s'agit. Et pour cela nous ne remercierons jamais assez Mehdi Belhaj Kacem.